

SIGNIFIANCE DE LA SIGNIFIANCE.
Ou la dimension éthique de l'écoute et du dire de l'analyste
Viviane Chetrit-Vatine

P.U.F. | *Revue française de psychanalyse*

2007/5 - Vol. 71
pages 1497 à 1502

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2007-5-page-1497.htm>

Pour citer cet article :

Chetrit-Vatine Viviane, « Signifiante de la signifiante. » Ou la dimension éthique de l'écoute et du dire de l'analyste, *Revue française de psychanalyse*, 2007/5 Vol. 71, p. 1497-1502. DOI : 10.3917/rfp.715.1497

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

IV — Du symbole à la chair

Signifiante de la signifiante. Ou la dimension éthique de l'écoute et du dire de l'analyste

Viviane CHETRIT-VATINE

Dans son dernier livre, *La haine et le pardon*, Julia Kristeva écrit : « Je suis convaincue que l'écoute flottante de l'analyste procède par identification avec l'inconscient, avec ce que Merleau-Ponty appelle la Chair, chair de la personne, chair du monde, une sorte de tissage entre les pulsions et le réseau infini des liens humains, des connexions significatives que le sujet ne contrôle pas et qui nous échappent... » Elle continue : « Communication d'Inconscient à Inconscient, de prépsychique à prépsychique, communication de dauphins si l'on veut, pour suggérer qu'il s'agit de sémiotique, de préverbal, de ce qui mobilise cependant nos capacités rhétoriques pour en donner une formulation communicable » (p. 311).

Dans son rapport au CPLF de 1995, la « Métapsychologie de l'écoute psychanalytique », Daniel Widlöcher écrivait que si l'écoute est d'abord accès à un niveau de signification, « c'est sans attention contrôlée que l'esprit s'avance dans ce réseau selon que la pensée qui s'exprime ouvre plus aisément la voie à ce qui se masque ou ce qui se démasque » (p. 167).

« La découverte de l'Inconscient n'est pas seulement le résultat du travail psychique qui s'exerce entre le temps de la méconnaissance et celui de la reconnaissance, il faut prendre en compte ce travail lui-même... La métapsychologie est aussi la théorie de l'écoute qui fait émerger le sens... Il faut un temps pour repérer l'Inconscient comme présence/absence et un autre temps pour qu'une nouvelle manière de penser se laisse voir qui indique en même temps l'Entre-deux, moment de la découverte, c'est-à-dire le moment où l'interprétation se construit et éventuellement *se dit* » (p. 159).

Ainsi, il a développé une théorie d'une représentation inconsciente fondée sur la notion d'accomplissement hallucinatoire, présentation inconsciente

d'action, proposant qu'à chaque dyade analytique corresponde un mode de copensée repérable de ce qui se pense chez l'analysant et chez l'analyste, copensée ou pensée partagée, au fondement donc des moments *interprétatifs*. Parlant de ces moments comme de « moments de grâce », Kristeva notait : « Nous connaissons ces moments de débordement sensoriel et pulsionnel qui accompagnent transfert et contre-transfert, qui se relie au moment de l'interprétation. »

Pour moi, ces moments de l'interprétation, du *dire* de l'analyste sont aussi moments, temps... de la caresse. Levinas, pour qui l'éthique est philosophie première (1982), et qui la définit précisément comme responsabilité à l'égard de l'autre, envisage le temps comme la relation même du sujet à autrui (1948, p. 17). « Le temps, écrit-il, signifie ce toujours de la non-coïncidence mais aussi ce toujours de la relation, de l'aspiration et de l'attente » (p. 10). Et, plus loin (1948, p. 82) :

« La caresse est un mode de l'être du sujet, où le sujet, dans le contact à l'autre, va au-delà de ce contact... [la] recherche de la caresse en constitue l'essence par le fait que la caresse ne sait pas ce qu'elle cherche... Ce "ne pas savoir", ce désordonné fondamental en est l'essentiel. Elle est comme un jeu avec quelque chose qui se dérobe... un jeu absolument sans projet ni plan (...) avec quelque chose d'autre, toujours inaccessible, toujours à venir. La caresse est l'attente de cet avenir pur sans contenu. »

La caresse qualifierait la dimension responsable de l'écoute et du dire de l'analyste, sa dimension éthique. Dans la parole de l'analysant, matière vivante du travail analytique, quelque chose cherche ma reconnaissance tout en désirant garder une part de son incognito. Il est énigme, énigme demandant aussi à être respectée. À travers l'enchaînement parfois « déchirable », déchiffrable, des significations, il y a « de l'indéchiffrable, expression, visage, venant des profondeurs, coupant le fil du contexte » (Levinas, 1947, p. 207). Il faut admettre dans la parole « une relation avec une singularité placée hors du thème » de cette parole et qui par la parole « n'est pas thématisée », mais éthiquement « approchée » (Levinas, 1974 *b*, p. 224).

Au début de son rapport, Danon-Boileau (2007) écrit : « Comment accueillir telle parole... Dans quelles dispositions faut-il être pour la faire tanguer et qu'une autre puisse advenir... par un moment d'imprévisible inadver-tance dont on n'est jamais avisé qu'après coup ? » « La pratique analytique n'est-elle pas la possibilité d'être surpris, traversé par ce questionnement sans fond de celui qui vient à notre rencontre ? », interroge Laplanche (1999, p. 337). Or Levinas écrit : « L'avenir c'est ce qui ne peut pas être saisi, ce qui tombe sur nous et s'empare de nous, l'avenir c'est l'autre. »

Cette possibilité éthique d'être surpris va de pair avec la jouissance de la découverte. Danon-Boileau a insisté sur la part qui, dans la parole, revient au corps et à la sensation : « La parole du patient engendre chez l'analyste une sen-

sation qu'il restitue sous forme d'affect partagé. » Affect partagé, pensée partagée, certainement, mais pour cela l'analyste aura dû permettre que se constitue chez l'analysant l'assurance qu'il y a bien quelqu'un qui écoute, quelqu'un avec qui partager. Il faudra, dans les termes de Pierre Fedida (2002), « que l'analyste dise quelque chose d'une parole du patient manifestant que cette parole a retenti en lui... qu'il s'est laissé incrusté par les représentations de son patient ». Danon-Boileau l'affirmait dans son rapport : « Il n'y a *talking cure* que si l'on a été vraiment touché, que si l'émotion – je dirais : la passion –, déjà là, en attente de l'analyste a été convoquée sous l'influence du discours partagé. » Partagé, mais j'insiste, asymétriquement partagé pour ce qui est de la responsabilité. On a pu parler de l'analyste « entamé », de l'analyste comme « objet ayant donné place en lui dans son psychisme au sujet qui crie » (É. Chauvet, 2007). J'ai parlé ailleurs de l'analyste comme sujet éthique, responsable à l'égard de l'autre, celui qui a, pour son patient, un espace matriciel (Chetrit-Vatine, 2004). Ces moments du dire de l'analyste, moments de grâce pour Kristeva, moments féconds, sublimatoires pour Séchaud et Balducci (2005), en tant qu'ils font passer quelque chose d'un espace matriciel, dans l'analyste, prêt à être utilisé par le patient, je les ai nommés moments subjectaux (Chetrit-Vatine, 2005). « Ce qui est présent dans le *talk*, c'est la dimension d'adresse, le *talking* est parole destinée » (D. Clerc, 2007). Or, transformatrice, la parole de l'analysant le deviendra, à condition qu'elle ne soit pas tombée dans l'oreille d'un sourd : qu'il y ait eu quelqu'un à la porte au moment où l'on aura sonné.

Danon-Boileau a suggéré, lors de son intervention orale, de parler d'hétérogénéité de la *signifiance*. Il voulait insister sur la dimension temporelle du signifiant et le fait qu'il passe par l'autre. Si le cri du tout-petit devient signifiant, c'est bien parce que quelqu'un d'autre est là pour le faire signifier. Pour lui donner une signification. C'est alors que le cri se charge de signifiance. *Il devient adressé du fait de l'écoute de l'autre*. Il aura fallu, pour cela, une écoute affectée, une écoute infusée de passion tempérée, la mère et ses *fueros* mais tout autant, la mère et sa responsabilité à l'égard de son enfant, et, de par ce tissage, agent de symbolisation.

Mais la cure de parole engage la responsabilité de l'analyste autant à travers son écoute qu'à travers les modalités de sa restitution de l'affect partagé. Le dire de l'analyste, sa propre adresse à l'analysant, non seulement l'engage mais manifeste cet engagement éthique asymétrique de responsabilité, qu'il intervienne ou... qu'il préfère le silence.

D. Widlöcher, d'entrée de congrès, indiquait en ces termes la critique possible à la pratique analytique française : « Plus on parle de la parole et moins l'analyste parle ! » Et B. Chervet a rappelé la note de Freud dans les Trois essais rapportant cette parole d'enfant, inquiet, dans l'obscurité : « Quand

quelqu'un parle, il fait clair. » Refusent de l'analyste, mais refusent sans retrait, a-t-il précisé. Je dirais : parole de l'analyste en position matricielle capable d'une adresse caresse. La parole de l'analyste est nécessairement, et heureusement, incarnée. Cette incarnation affecte sa parole, sa responsabilité à l'égard de son patient tempère sa pulsionnalité, tout en traversant comme elle et comme telle sa parole. C'est en ce sens que son dire, à différencier du dit, est « antérieur aux signes verbaux qu'il conjugue, antérieur aux systèmes linguistiques » (Levinas, 1974 *a*, p. 17).

Pour Kristeva, le langage est une « pratique sémiotique ouverte à l'hétérogénéité de la pulsion, une énonciation grâce à laquelle l'alchimie du plaisir se transforme en jouissance et le lien symbolique en créativité » (2005, p. 397), mais elle affirme aussi : « Quels que soient les débordements pulsionnels, le langage demeure l'organisateur princeps du sujet dans sa prise en considération de l'autre » (p. 408). Je dirai que ce langage, lorsqu'il est énonciation par l'analyste, est aussi événement de proximité. Dans son hommage à Roland Barthes, elle écrivait : « L'impossible qui auréole une idée lorsqu'elle vous habite, ne se révèle que par la justesse d'une autre parole qui vous re-connaît et aussi vous attend, en avant de vous, loin de vous » (p. 512). J'ajouterai : *pas encore* vous, pas encore à vous. « Le dire précède le langage qui communique propositions et messages, il est signe donné de l'un à l'autre sur la proximité, par la proximité, avant la construction de tout système de signes » (Levinas, 1974 *b*, p. 231). La parole de l'analyste est à envisager aussi comme « fraternité et responsabilité, comme proximité qui ne renvoie pas à ma liberté ». Son effet transformateur en relève. L'analysant est aussi et d'abord « le prochain, le proche, celui ou celle qui a un sens immédiatement avant même qu'on le lui prête ».

Bien sûr, l'écoute et soudain le dire de l'analyste ne sont pas seulement proximité, respect de l'énigme singulière, caresse, ils sont aussi manifestations de notre voyeurisme, de notre cannibalisme, de notre sadisme, de notre masochisme, expressions pulsionnelles. Dans les termes de Kristeva : « Savoir que l'écoute et l'interprétation psychanalytique sont aussi actes de cruauté nous conduit à les accomplir avec plus de bienveillance et de tact. » Il ne s'agira donc pas du tout d'en abstraire, et bien au contraire, leur force séductrice. Pourtant, expressions de copensée, leur nécessaire dimension éthique, présente et fondatrice, devrait impliquer une relation entre des partenaires où l'un, l'analysant, asymétriquement « pèse ou importe, est signifiant à l'autre », est *signifiante* de responsabilité « alors qu'ils sont liés par une intrigue que le savoir », et spécifiquement l'interprétation, « ne saurait ni épuiser, ni démêler » (p. 225, n. 1). Ainsi l'analyste comme sujet éthique : « Son dire en se disant romprait à tout moment la définition de ce qu'il dit et ainsi ferait éclater la totalité qu'il embrasse à l'instant » (p. 236).

L'absence... momentanée de désir de pouvoir n'est-elle pas cet espace-temps impliqué du cadre et de la situation analytique, situation de parole, d'expression, d'écoute et de dire que j'ai pu qualifier de « dépositaire de séduction éthique » (Chetrit-Vatine, 2006) ? J'ai défini cette séduction éthique comme le fait du tissage de la ré-évoquant, par l'analyste et la situation analytique, de : la séduction originaire asymétrique (Laplanche, 1987) et sa face affective, la passion de l'analyste, et de : la position matricielle, position éthique de responsabilité asymétrique à l'autre. Ainsi, l'analyste dans le cadre et la situation analytique provoquent l'imbrication du transfert en creux et du transfert d'espace matriciel. Ce tissage, cette imbrication sont au fondement du pouvoir transformatif des moments de grâce de la cure « moments où les signes qui enchaînent contactent la chair sensible » et simultanément, moments subjectaux, moments où un espace matriciel a été aussi là, chez l'analyste, prêt à être utilisé, par le patient (Chetrit-Vatine, 2004 a, p. 1752 ; 2004 b).

Si la parole de l'analysant « prend corps dans le corps » du destinataire (L. Kahn, 2007), elle est en même temps signifiante à *mon* endroit, de *ma* responsabilité à *son* égard. Elle m'interpelle, que je le veuille ou non. Quant à la parole de l'analyste, dans son adresse, dans son dire, elle influence, elle séduit asymétriquement et elle prend aussi corps dans celui du patient. Mais elle est tout autant signifiante à *son* endroit de *ma* responsabilité à *son* égard. Ainsi, mon écoute, comme le dire de mes dits, quand tout ira aussi bien que possible, seront faits de copensée et d'expression pulsionnelle, chargés de la signifiante de ma responsabilité, elle aussi asymétrique.

Viviane Chetrit-Vatine
14, rue Ein-Guedi
Jérusalem 93383
Israël

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baldacci J.-L. (2005), Dès le début... la sublimation, *RFP*, t. LXIX, n° 5, « La sublimation ».
- Clerc D. (2007), Rapport, *RFP*, t. LXXI, n° 5, « La cure de parole ».
- Chauvet É. (2007), La « parole nostalgique », une parole en quête d'auteur ou en quête d'objet, *RFP*, t. LXXI, n° 5, « La cure de parole ».
- Chervet B. (2007), Le travail de l'écoute en séance. D'une parole, l'Autre ; d'une écoute, l'Autre, *RFP*, t. LXXI, n° 5, « La cure de parole ».
- Chetrit-Vatine V. (2004), La personne de l'analyste ou... un espace matriciel pour M. E..., *RFP*, t. LXVIII, n° 5, « Le processus psychanalytique », 1752-1757.
- (2004 b), Primal seduction, matricial space and asymmetry in the psychoanalytic encounter, *Int. Journal of Psycho-Analysis*, vol. 85, part 4, 841-856.
- (2005), De l'emprise à la caresse, le temps... d'un moment sublimatoire, *RFP*, t. LXIX, n° 5, « La sublimation », 1495-1503.

- Chetrit-Vatine V. (2006), L'analyste dans le cadre, la séduction éthique de la situation analytique, 2^e conférence internationale, Istanbul, à paraître.
- Danon-Boileau L. (2007), Rapport, *RFP*, t. LXXI, n° 5, « La cure de parole ».
- Fédida P. (2002), La psychanalyse, un état limite ?, *Transfert et états limites*, Paris, PUF, « Petite bibliothèque de psychanalyse ».
- Kristeva J. (2005), *La haine et le pardon. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, Paris, Fayard.
- Kahn L. (2007), L'effectuation hallucinatoire et la déformation, *RFP*, t. LXXI, n° 5, « La cure de parole ».
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, « Quadrige », 1994.
- (1999), Sublimation et/ou inspiration, in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, « Quadrige ».
- Levinas E. (1947), *De l'existence à l'existant*, Paris, Librairie philosophique, J. Vrin, 1998.
- (1948), *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, « Quadrige », 1998.
- (1974 a), *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Le Livre de poche, 1991.
- (1974 b), *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin.
- (1982), *Éthique et infini*, Paris, Fayard-Radio France.
- Sechaud É. (2005), Perdre, sublimer, *RFP*, t. LXIX, n° 5, « La sublimation ».
- Widlöcher D. (1995), Pour une métapsychologie de l'écoute psychanalytique, 55^e CPLF, *Bulletin de la SPP*, n° 35.